

M^{me} AVENTURE DE GROSSEPANCE

Tout journal qui se respecte aujour d'hui doit avoir ses départements : pour les hommes gais, pour les hommes tristes, pour les femmes fin-de-siècle, pour les femmes vieux style, pour les hébés, etc. Sous le coup de la puissante impulsion donnée au développement national depuis que l'on a trouvé dans la manipulation du tarif le remède à tous les maux humains et inhumains, la presse canadienne a fait d'immenses progrès dans cette direction. Aujourd'hui le débiteur insolvable comme la jeune fille en mal d'amour n'ont qu'à s'adresser à leur journal pour tout ce qu'ils désirent savoir.

Mais ce que le public ne saura jamais, c'est la somme de patience et de tact qu'il faut pour répondre à toutes ces questions saugrenues. Aussi, en cette saison de chaleur, l'aimable personne qui préside au coin des femmes dans un de nos grands-journaux a-t-elle senti le besoin de prendre une vacance. Mais le journal doit toujours paraître, lui, et la jeune femme en question a dû se faire remplacer.—remplacer par quelqu'un du journal. Il n'y avait pas d'autre femme dans le personnel, et le sort tomba sur notre confrère Jean Grossepance, auquel certains camarades ont découvert un sobriquet qui rappelle le nom de l'île qui a causé la guerre entre l'Espagne et les États Unis.

Le CANARD veut présenter ce personnage à ses lecteurs. Grossepance n'est pas de ces écrivains écrivains comme Muset ou de Goncourt qui ne pouvaient produire qu'après s'être excités par des jeûnes et des veilles. Il est d'avis que ventre affamé n'a pas d'oreilles, et partant pas d'idées. Aussi ses formes plantureuses indiquent-elles au premier-abord un écrivain hâlé ligée. Au moment de la présentation, il est assis dans le fauteuil de — disons Mlle Marie Rose. Ses manches de chemise, ses bretelles rabattues, sa ceinture déboutonnée, indiquent l'homme qui aime à prendre ses aises.

L'aperçoit un jeune reporter qui a assisté à un grand banquet la veille et il ne peut s'empêcher de lui demander : "Avez vous bien mangé, bon menu?" Rassuré sur ce point, Grossepance attaque le morceau de lettres qui sont devant lui.

Une jeune fille demande si elle doit épouser un blond ou un brun, une femme se plaint de son mari et voudrait savoir si elle ne serait pas justifiable de lui être infidèle, une autre envoie son impression sur le Kamchatka.

"C'est idiot, c'est idiot" répète

Grossepance, et le CANARD commence à craindre pour le département féminin. Soudain un sourire illumine le visage de Grossepance. De l'enveloppe ouverte s'échappent une recette pour faire les gâteaux et une image de Grossepance mainmise : "Ça doit être bon, j'en ferais faire à ma femme ; puis je donnerais l'image à ma petite fille."

Une correspondante demande comment bien on doit prendre d'olives quand on les passe à table.

"C'est idiot," P. I. Grossepance répond : "Prenez-en tant que vous pouvez. C'est très bon les olives."

Un correspondant dit qu'il est désolé et voudrait savoir s'il y a moyen de dingir à la guerre qu'on Klondike. "C'est idiot," reprend Grossepance. "Aller à la guerre ou au Klondike — mais il y a rien à gagner." Puis un souvenir de sa campagne du Nord-Ouest lui revenant : — "Je connais ça, moi, j'en ai eu assez de misère. Et la peur, ah! quelle peur!"

A ce moment, un mouvement se produit dans le bureau. Une jeune fille, évidemment de la compagnie, demande Mlle Marie-Rose. Un reporter, avec un malin sourire, lui indique Grossepance.

La jeune fille reste surprise.

Puis frappée d'une idée elle commence avec une volubilité extraordinaire.

"Ah! c'est vous qui faites Mlle Marie-Rose, qui écrivez toutes ces jolies choses. Il me semblait qu'il y avait quelque tour, comme ça. On n'est pas si bête que ça, malgré qu'on soit de la campagne. Mais c'est mal à vous de voler ainsi les secrets des pauvres femmes."

Grossepance commence à suer. Il veut protester, il n'a que son éternel "c'est idiot," et la jeune fille parle toujours.

"Oui, des secrets; car vous savez que je vous ai écrit au sujet de mon mariage; ah! je vous ai dit des choses; si j'avais su que j'écrivais à un homme. Enfin j'étais venue pour acheter mon trousseau, mais avant de me décider, j'ai voulu venir vous consulter."

Grossepance sue davantage. Il vient de penser à un bon dîner qu'un entrepreneur de l'hôtel de ville lui a offert, et il se demande quand cela va finir. Les autres rédacteurs se sont retirés dans une pièce voisine, pour rire et épier plus à leur aise. Et la jeune fille se voyant seule s'approche.

—Oui, vous savez, je vous ai dit que je n'étais pas certaine d'aimer mon cavalier. Je voulais vous consulter. Vous connaissez si bien le cœur des femmes!

S'approchant davantage :

"C'est un poète, c'est un esprit raffiné, c'est un esprit comme vous que mon cœur a rêvé..." Et elle s'approche et elle parle toujours, tandis que Grossepance, presque sans connaissance, répète : "C'est idiot."

Il est rappelé à la réalité en apercevant soudain sa femme qui le contempe dans ce tête-à-tête compromettant, et qui, ne pouvant plus se contenir, s'écrie :

"Ah! c'est comme ça? Tu dis que tu vas dîner en ville avec un entrepreneur! J'ai bien fait de venir te surprendre. Il est joli ton entrepreneur."

Le CANARD n'a pu assister au reste de l'explication. Mais cette semaine-là, les correspondants du grand journal qui s'exercent au coin des femmes n'ont pas reçu de réponse.

Grossepance s'est accordé avec sa femme, mais il regrettera toujours le flair de l'entrepreneur.

VIEILLE ROMANCE

Il y a longtemps qu'on l'a dit, mais n'aurait-on pas Tristan en secouant les cendres de sa pipe : les sous comme les parfums ont une magie toute puissante. Rien ne lui a permis de le pouvoir de l'air d'un vilain air que nous avons entendu dans notre jeunesse et qui résonne de nouveau à nos oreilles. Tiens, l'autre soir, dans un café confort qui a pour spécialité d'exhumer les chansons jadis élérées à nos grands-parents, une jeune femme costumée en matelot napolitain chantait une des premières romances de Gounod :

Dites, la jeune belle, Où voulez-vous aller?.....

Encore la chanteuse ne parut pas trop comprendre le sens des vers de Gauthier, néanmoins elle avait la voix fraîche, et le refrain de la mélodie a suffi pour me ramener de trente ans en arrière. Mon ami, en un clin d'œil j'ai été transporté dans la petite ville poëvine où j'avais entendu cet air pour la première fois. J'ai revu, avec une très précise netteté, les rues silencieuses où l'herbe pousse, les mai-

sons à pigeons avec la tourelle qui sert de cage à l'escalier de pierre, la vallée touffue où la rivière lente et silencieuse coule à pleins bords sous les feuilles plates des nénufars, et il m'a semblé que je voyais aussi s'écouler ma prime jeunesse paresseuse et endormie, toute fleurie de rêves, toute gonflée de timides désirs. Le lointain passé a ressuscité pour moi. J'ai cru être encore dans le salon du rez-de-chaussée, mesquinement meublé, où une jeune fille de vingt ans, assise au piano, chantait la barcarole de Gauthier.

Les fauteuils de paille, le piano entre les deux fenêtres dont les volets à demi-clos laissent passer un rayon de soleil, la chanteuse en robe de matin pâle, avec ses cheveux retroussés et crispés sur le front et ses yeux cœureux sur les tempes, la couleur à la mode en ce temps-là — j'ai revu toutes ces choses et j'ai éprouvé de nouveau les sensations d'autrefois.

La jeune fille s'appelle Eveline. Elle était pâle, un peu maigre, avec un regard fier et des idées indépendantes. On était encore romantique alors, son air maladif, ses yeux toujours baignés de mélancolie, ses façons de regarder avec hauteur les gens qui la regardaient et de parler à travers les détails prosaïques de la vie, d'un âge qui secoue ses idées et se débarrassait d'admiration et de respect pour la terre, je l'aimais avec une sorte de tout platonique.

Dites, la jeune belle, Où voulez-vous aller?.....

Où elle voulait aller, elle ne savait rien, mais je l'aurais aimé, si je dans les nuages. Je l'aurais aimé des yeux, j'aurais donné tout ce que j'ai — que je n'avais pas — pour qu'elle ne soit plus de sa robe, et si elle m'avait demandé "la fleur d'Ange" j'aurais été la lui chercher jusqu'au fond de la rivière.

Mais elle ne me donnait rien, elle ne tournait pas la tête quand j'étais derrière elle, et quand elle regardait ses yeux tombaient sur moi, ils glissaient sans s'arrêter, comme deux gouttes d'eau froide sur une feuille cirée. Elle n'accordait aucune attention à ce garçon de dix-huit ans qui sentait encore son enfance, qui, pour elle, était une enfant. Si j'avais eu plus d'expérience, j'aurais compris que cette "pauvre fille" savait fort bien, pour son compte, où elle voulait aller. Elle s'occupait en modulant ses rouades, en se balançant pour la maitre avec un air sérieux — le nouveau monde, le substitut de l'endroit. Mais dans le cerveau tout embrumé de faibles sensations et mon lyrisme romantique m'aveuglait.

Ah! si j'avais été plus expérimenté, je me serais aperçu que la jeune dame du vieux propriétaire, chez lequel Eveline faisait de la musique, me regardait précisément avec cette même attention que je prodiguais en vain à la chanteuse. Mme Caillereau avait trente ans; c'était une Poitevine pure sang, rondelette, potelée, avec une bouche en cerise, des yeux noirs et de jolis cheveux châtain. Pour elle, le garçon de dix-huit ans, bachelier de la veille, n'était pas une quantité négligeable. Son mari, vieux maussade, joueur comme les cartes, passait tou-